

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le mot "Canada," par Benjamin Sulte.—Carnet du "Monde Illustré."—Le couvent de Waterloo.—Poésie: La femme destinée, par Albert Ferland.—Le comte de Paris (avec portrait).—M. Léon Berthaut, homme de lettres (avec portrait), par Pierre Bédard.—Chronique de la mode.—Nouvelle: Une vengeance de matelot, par Léon Berthaut.—Poésies: Nos lacs, par Louvigny.—Fiancé monologue, par Ferdinand Meillier.—Nouvelle: La maison de nos chéris, par Maurice Beaubourg.—A poignée de main, par Jean qui Passe.—Propos du docteur: Le saignement de nez.—Nouvelles à la main.—Le coin des enfants: L'orage.—La scie.—Petite leçon d'histoire naturelle (avec gravure).—Choses et autres.—Le secret d'une tombe.

GRAVURES.—Montréal: Principaux événements de la semaine du 25 août au 3 septembre.—La guerre entre la Chine et le Japon: L'armée japonaise; L'armée chinoise.—A travers le Canada: Le couvent et l'église de Waterloo; De village de Caughnawaga; Un train de bois à la remorque sur le lac Saint-Louis.—Portrait de M. Léon Berthaut.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS.



POUR la première fois depuis la cession du Canada on voit dans le Saint-Laurent une division complète de vaisseaux de guerre français.

Jusqu'à présent, en effet, nous n'avons reçu la visite que de deux navires, au plus, une frégate ou un croiseur et un aviso.

Cette année nous avons dans les eaux canadiennes, la *Naiade*, le *Neilly* et le *Rigault de Genouilly*.

La *Naiade*, qui figure dans l'annuaire comme croiseur de première classe, n'est plus, à proprement parler, un navire de combat, mais bien un bâtiment d'instruction, une sorte de navire-école.

La *Naiade* est vieille, car un navire âgé de quinze ans est, de nos jours, un vieux bâtiment, prêt à être rangé parmi les invalides, et c'est ce qui va lui arriver un de ces jours, à sa rentrée d'une campagne.

La *Neilly* est dans le port de Montréal et la *Naiade* et le *Rigault de Genouilly* sont restées en rade de Québec.

** La *Neilly*, dont le nom intrigue beaucoup de personnes, a été ainsi baptisée en mémoire d'un rude marin français, dont les Anglais ont gardé le souvenir.

"Joseph-Marie, baron Neilly, marin français, né à Brest en 1751, mort en 1833. Tout enfant, il entra dans la marine royale, devint capitaine en

1774, fut capturé par les Anglais en 1778, s'échappa avec une rare audace et reçut le grade de lieutenant de frégate. Neilly fut alors chargé de convoier les bâtiments qui approvisionnaient les ports du littoral et s'acquitta de cette mission avec une grande habileté. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, il soutint plusieurs combats contre les Anglais, leur prit des frégates, devint contre-amiral à la fin de cette même année et reçut la mission d'assurer l'arrivage d'un immense convoi envoyé des Etats-Unis. Grâce à son audace dans plusieurs rencontres avec les Anglais, grâce à l'habileté de ses manœuvres, il parvint, après avoir pris part au combat du 1er juin 1794 contre l'amiral Howe, à amener le convoi américain dans un port français. Cette même année, Neilly captura aux Anglais quatre bâtiments de guerre et onze de commerce, puis reçut un commandement dans l'expédition envoyée en Irlande. Il devint ensuite commandant du port de Lorient, préfet maritime, fut mis brutalement à la retraite par décret, en 1804, et reçut de Louis XVIII le grade de vice-amiral, avec le titre de baron."

** L'avis qui accompagne le *Neilly*, Montréal, est le *Rigault de Genouilly*.

C'est encore un nom de marin.

On sait que cet amiral se trouvait à la tête du ministère de la marine quand éclata la guerre de 1870.

Ainsi que l'armée, la marine française, sur laquelle on comptait, se trouva dans un état de désorganisation complète et ne fut d'aucune utilité.

Par contre, les marins se distinguèrent et firent des prodiges de valeur à terre.

A la chute de l'empire, le 4 septembre, il entra dans la vie privée.

** Vous savez que quand un personnage officiel, gouverneur général, lieutenant gouverneur, consul ou agent consulaire, rend visite au commandant de l'escadre, ou qu'un navire arrive dans un port étranger, le salut à feu est de rigueur.

L'étiquette internationale règle le nombre de coups de canons qui doivent être tirés dans chaque cas, et il faut que le compte exact y soit, pas un de plus, pas un de moins, sans quoi tout est à recommencer, comme le prouve l'aventure suivante:

** Il y a une vingtaine d'années, un navire de guerre américain arrive dans un port d'Espagne.

Le capitaine donne l'ordre de tirer le salut réglementaire, vingt-et-un coups de canon, reste quelques jours dans le port, puis s'en va dans la Méditerranée.

En Italie ou en Sicile, je ne sais plus au juste, on lui remet une dépêche de Washington.

Le ministre de la marine l'informait que le gouvernement espagnol s'était plaint amèrement du manque d'étiquette du capitaine qui n'avait tiré que vingt coups, et on lui ordonnait de revenir au port Espagnol pour donner les vingt-et-un coups.

Tout étonné qu'il fût, l'Américain n'avait qu'à s'exécuter, et c'est ce qu'il fit. Il revint en Espagne et se mit à tirer du canon.

Il repart, tout en pestant contre les Espagnols, et se rend à Constantinople.

Là, nouvelle dépêche. L'Espagne était encore plus fâchée, en lui avait donné vingt-deux coups de canon. Un de trop. On lui intimait l'ordre de revenir encore et de faire attention, cette fois, de ne pas se tromper, sous peine de perdre son commandement.

Ce que le brave Yankee tempêtait, je vous le laisse à penser.

Il quitta la Turquie en toute hâte et revint de chef dans les eaux espagnoles.

Cette fois, il n'y eut pas d'erreur.

Cette anecdote—américaine—car je ne la crois pas tout à fait authentique, prouve donc qu'en fait de salut à feu il ne faut donner ni trop ni trop peu.

** Comme toujours en cette saison, l'atmos-

phère est obscurcie, le soleil est rouge et les horizons sont masqués.

Ce sont les feux de forêts qui font rage et dont la fumée se répand sur toute la contrée.

Cette année, le désastre a été épouvantable dans la région du Nord-Ouest. Les pertes sont énormes, mais ce qu'il y a d'effrayant, c'est le nombre des victimes qui ont succombé, puisque jusqu'à présent on a déjà découvert les cadavres de plus de sept cents victimes.

On ne peut s'empêcher de frémir en pensant aux drames qui ont eu lieu, alors que les forêts en feu détruisaient les habitations et apportaient aux malheureux citoyens de plus de dix villes, la plus horrible des morts.

Qui saura jamais les souffrances, les agonies de ces pauvres victimes! Personne, car la forêt est muette et ce ne sont que les cadavres de ses arbres et de ses victimes qui attestent les scènes terribles qui ont eu lieu dans ces immenses solitudes.

** Tout le monde voyage maintenant, les uns pour s'instruire, d'autres pour s'amuser, d'aucuns même simplement pour tuer le temps.

Un écrivain français décrit ainsi des voyageuses qui s'ennuient dès le matin, qui s'ennuieront toute la journée, qui se sont ennuyées, qui recommenceront demain.

Parmi les voyageurs, trois Américaines sont logées dans la ville. Elles révèlent aux hôtes passagers de la maison qu'elles se sont associées pour voyager, et que, depuis vingt ans, elles parcourent le monde, sans but, sans espoir, sans autre motif qu'un infatigable amour de la locomotion. Malgré leur bon vouloir aimable, leur zèle à classer des herbiers et à confectionner avec des lavandes de jolis flacons à parfums, leur figure exprime un incurable ennui. Elles regardent la mer, tristement, et leurs regards semblent la rendre responsable de leur peine. Elles regardent le ciel avec découragement, le jugeant incapable de leur donner une sensation nouvelle. Elles regardent aussi le paysage avec l'expression d'un mélancolique reproche, l'accusant de mentir à ses promesses,—et elles s'enferment dans des silences songeurs, se disant sans doute qu'il faut aller plus loin chercher la véritable oasis, la chercher encore, toujours, sans l'espérance de la trouver jamais. Un matin, les trois misses saluèrent les hôtes de la villa.

—Good bye, nous partons.

Elles offraient leurs mains, avec cette chaleureuse indifférence qui distingue les effusions de leurs compatriotes.

Quelqu'un demanda;

—"Vous voyagez beaucoup?"

—"Toujours."

—"Pensez-vous rentrer dans votre pays?"

—"Nous n'y avons jamais rêvé. Nous le connaissons."

—"Vous fixerez-vous en quelque endroit?"

—"Nulle part."

Et elles partirent.

LE MOT "CANADA"

On a pris la coutume de dire que le navigateur Cartier donna à notre pays le nom de Canada—c'est une preuve évidente que la narration de Cartier n'est pas connue.

Avant que d'avoir pénétré dans le Saint-Laurent, les marins désignaient les côtes de la mer sous le nom de la Nouvelle-France.

Cartier raconte que le pays de Gaspe s'étendait jusqu'au Saguenay, que le royaume du Saguenay occupait le territoire compris entre le lac Saint-Jean et l'Ottawa, que la contrée de Kanata commençait à la Malbaie pour finir aux rapides du Richelieu, que le village d'Achelacy occupait l'endroit des Grondines, ou à peu près, que le pays